Abû Hayyân al-Tawhîdî, *La Satire des deux vizirs*
[Trad. aussi par : *Le Livre des mœurs des deux vizirs*]

Traduit de l'arabe par Frédéric Lagrange. Arles, Actes Sud-Sindbad, 2004, 199 p.

Évelyne Larguèche

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2564>

DOI : 10.4000/lhomme.2564

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 197-200

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Évelyne Larguèche, « Abû Hayyân al-Tawhîdî, *La Satire des deux vizirs* [Trad. aussi par : *Le Livre des mœurs des deux vizirs*] », *L'Homme* [En ligne], 180 | 2006, mis en ligne le 25 octobre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2564> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2564>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Abû Hayyân al-Tawhîdî, *La Satire des deux vizirs* [Trad. aussi par : *Le Livre des mœurs des deux vizirs*]

Traduit de l'arabe par Frédéric Lagrange. Arles, Actes Sud-Sindbad, 2004, 199 p.

Évelyne Larguèche

- 1 LA PUBLICATION d'un tel ouvrage montre à quel point la littérature arabe regorge de trésors. Qu'il ait vu le jour à la fin du X^e siècle et que son auteur soit un des plus grands maîtres de la littérature classique laissent cependant pantois devant la verdeur, la crudité, et même l'obscénité des propos qui semblent défier tous les tabous. De même qu'on peut être étonné de voir qu'une telle mise en cause et une telle description sous des traits grotesques de personnages réels connus de tous et ayant été à la tête de charges publiques importantes aient pu être diffusées si ce n'est de leur vivant par crainte des représailles, du moins peu après leur décès ; c'est là une audace que nos sociétés sans entrave auraient peut-être du mal à égaler.
- 2 Le terme de « Satire » préféré par le traducteur indique d'emblée le genre de l'ouvrage : « Un des portraits-charges les plus virulents et les plus savoureux de la littérature arabe classique » (p. 10). L'aspect de dérision et de caricature vient ainsi supplanter ce que l'autre titre peut-être plus proche de l'arabe mais plus froid et plus neutre de « Livre des mœurs » laissait supposer. De même que s'efface l'intérêt historique que serait censé procurer un tel témoignage dans lequel l'auteur décrit deux personnages publics qui lui sont contemporains et qui ont exercé la charge du vizirat sous les Bouyîdes, ces princes qui succédèrent aux Abbassides et régnèrent pendant environ un siècle (du milieu du X^e au milieu du XI^e siècle). L'avant-propos y supplée d'une certaine façon en resituant l'ouvrage et l'auteur dans leur contexte, ce qui permet au lecteur de se faire une idée plus précise de l'époque et de la société en question.
- 3 La traduction de Frédéric Lagrange, fin connaisseur de la langue arabe et visiblement tout autant des subtilités de la langue française, n'est certainement pas étrangère au plaisir littéraire que produit indéniablement la lecture d'un tel écrit où l'art de

l'éloquence est mis au service de l'injure et de l'obscénité. Car même les propos les plus crus deviennent poétiques, la langue semble s'en jouer et s'en délecter, sans que jamais la grossièreté ne s'y glisse et, prouesse du traducteur, les extraits de poèmes arabes arrivent même à résonner des rimes françaises. *La Satire* est bien un de ces ouvrages d'*adab*, genre littéraire à visée moralisatrice et humaniste dans lequel les plus grands ont excellé et qui consiste à éduquer, au besoin en disant ou en montrant ce qu'il ne faut pas dire et ne pas faire, mais en ayant toujours comme principale visée l'art littéraire en lui-même ou ce qu'on désigne comme l'art de l'éloquence. Ces ouvrages se présentent très souvent comme des compilations dans lesquelles s'entremêlent des extraits de poèmes, des citations de maîtres en littérature ou de philosophes, des « dits » du Prophète ou des versets du Coran, des anecdotes, des correspondances entre tel ou tel personnage connu, des dialogues, etc., tout ce qui peut être réuni concernant le thème en question. Comme le précise Frédéric Lagrange, pour éviter les redondances et mêmes les redites, en un mot pour être lisible de nos jours, ce type d'ouvrage oblige à « sélectionner des extraits » et parfois même, ce qui est fait ici, à le recomposer en chapitres. Le livre prend ainsi une plus grande cohérence et sa lecture est rendue plus coulante.

- 4 Reste que cette œuvre littéraire présente une caractéristique bien particulière sur laquelle il vaut la peine d'insister. Il s'agit en fait d'une sorte de règlement de comptes, une rancœur accumulée par l'auteur qui le pousse à dénoncer et à fustiger ceux qui l'ont humilié et qui ne sont autres que deux vizirs désignés par leur nom : Al-Sâhib Ibn 'Abbâd et Ibn al-'Amîd, auprès desquels Abû Hayyân al-Tawhîdî, homme de lettres et philosophe, exerçait le métier de scribe à la cour. Que poètes, écrivains, penseurs, philosophes voient leur sort lié à la volonté de tel ou tel prince n'avait rien de nouveau, mais les Bouyîdes avaient coutume de s'entourer de puissants ministres (vizirs) qui se voulaient mécènes, protecteurs des lettrés et savants, et se prétendaient eux-mêmes hommes de lettres. La gouvernance se faisait au sein de cercles réunissant intellectuels et maîtres de la cité, selon des réseaux d'allégeance à tel ou tel. Les vizirs s'assuraient ainsi les services d'intellectuels mais les maintenaient dans un rôle de courtisans et même de subalternes. Après plusieurs expériences malheureuses de ce type, Abû Hayyân trouva le protecteur qui lui convenait et il remplit alors sa fonction avec zèle, assurant sa notoriété dans les cercles intellectuels bagdadiens, rédigeant les œuvres qui ont fait de lui un des plus grands auteurs de la littérature arabe. Mais la fonction de copiste qu'il avait exercée à Rayy, d'abord auprès du vizir d'Ibn al-'Amîd, puis auprès d'Ibn 'Abbâd, l'avait profondément marqué par l'injustice que lui avaient fait endurer ces deux hommes.
- 5 Dans l'introduction, Abû Hayyân al-Tawhîdî développe longuement ses hésitations, pesant les satisfactions mais aussi les dangers d'un tel écrit. Il utilise l'artifice du demandeur qui le convainc que sa dénonciation sera utile à d'autres, et qui le pousse à ne rien dissimuler même des qualités de ceux qu'il fustige. Éviter les excès, être crédible, faire preuve de sincérité, dénoncer au nom de la vérité, sont les principes qui sont censés guider cette épître et, dans le chapitre I, il rappelle le nom de « blâmeurs » célèbres comme pour se justifier de ne pas être le premier et pour montrer le bien-fondé de la dénonciation.
- 6 Pour nous, notre champ d'études portant sur le phénomène de l'injure et plus particulièrement sur l'effet injure, l'aspect qui nous intéresse au premier chef est celui de l'écrit destiné aux lecteurs contemporains de l'auteur, de ceux qu'il dépeint si

féroce comme de ceux dont il rapporte les propos. Il s'agit ici à notre avis de ce qu'on appellerait de nos jours un pamphlet ou un libelle dont l'objectif est de dénoncer et de dévoiler pour faire éclater la vérité aux yeux de tous, pour accuser et non pour faire rire comme dans le cas de la satire. Or ce recours à la vérité n'a de sens que pour ceux qui ont connu les deux vizirs et peuvent ainsi juger de la justesse des critiques, faire la part du vrai et celle du ressentiment. Et si l'auteur a attendu le décès de ceux qu'il fustige pour diffuser ce brûlot, et si donc ces derniers n'ont pas eu eux-mêmes connaissance des propos tenus sur leur compte, parmi les lecteurs de l'époque certains ont sans doute été acquis d'emblée à sa cause tandis que d'autres ont probablement estimé que la subjectivité l'emportait et que l'auteur était davantage guidé par la vengeance que par la dénonciation de la vérité. Car Al-Tawhîdî ne se contente visiblement pas de se justifier, de rétablir la vérité, il accable, et la jouissance qui transparaît dans la férocité et la verdeur des propos est évidente. On retrouve bien là l'ambiguïté propre au genre du pamphlet et du libelle, dénoncer, crier la vérité mais de façon telle qu'elle finit par apparaître comme déformée par la fureur qui anime celui qui dénonce, et que la subjectivité devient tellement manifeste qu'elle recouvre peu à peu la critique dans ce qu'elle pouvait avoir de convaincant.

- 7 Plus des deux tiers du volume (chap. II à V) sont consacrés au portrait d'Ibn 'Abbâd mais, habile stratagème ou caractéristique de ces ouvrages d'*adab*, l'auteur ne le décrit pas directement, il relate son comportement et ses propos dans telle ou telle circonstance, montrant sa suffisance, sa bêtise, sa prétention sans limites, les répliques ou les observations de ceux qui l'entourent ne faisant qu'accentuer la différence par leur justesse. Le côté simpliste et tellement évident de la flatterie dont usent certains pour obtenir ses faveurs ne fait que renforcer la bassesse de sa crédulité quand il s'agit de son orgueil. La description crue de ses vices, ses propos et ses comportements obscènes, son homosexualité qui le fait s'intéresser davantage à un jeune homme qu'aux affaires du vizirat, sont apparemment rapportés, racontés, par des « témoins ». La vérité est constamment invoquée, les informateurs ne sont pas des anonymes, ils sont nommés, les uns sont des poètes, d'autres des juges, d'autres des secrétaires, d'autres des serviteurs, qui tous ont eu affaire à Ibn 'Abbâd et dont les témoignages sont souvent ponctués par l'auteur par « cela est rigoureusement exact ». Mais dans tout cela, il est bien difficile de faire la part de ce qui a été effectivement rapporté, la part de la médisance de ces informateurs, et bien plus encore la part de ce que l'auteur a envie de dire pour salir l'image de celui à qui il voue une telle haine. Par ce portrait qui ridiculise et avilit son ancien « protecteur », Abû Hayyân fait certes passer ce qui devrait être, c'est-à-dire comment devrait se conduire un vizir, mais aussi la juste place qui aurait dû être la sienne, celle d'un intellectuel et d'un sage, celle de l'homme de lettres qu'il est et non pas celle d'un simple copiste méprisé par celui qui se prétendait lettré et entendait se servir de lui. Et les nombreux passages qui insistent sur l'ignorance d'Ibn 'Abbâd et le tournent en ridicule quand il se mêle de grammaire et de rhétorique ou se veut poète montrent que l'auteur ressent cette prétention à l'égaliser comme une imposture.
- 8 La critique contre Ibn al-'Amîd est plus brève, elle tient en un seul chapitre (chap. VI) et elle commence ainsi : « C'était une autre affaire et une calamité d'un genre bien différent. [...] Il prétendait à un savoir dont il était parfaitement ignorant [...], c'était un homme mauvais, sans pitié, extrêmement cruel, enflé de morgue, d'un orgueil infini et d'une jalousie féroce envers quiconque se montrait éloquent ou parlait un arabe clair et élégant » (pp. 145-146). Mais on a toujours cette même volonté d'assurer que ce qu'il

dénonce est la « stricte vérité ». Puis un chapitre est consacré à la « comparaison des deux calamités » (chap. VII) et pour ce faire Al-Tawhîdî pose la question à un poète qui a bien connu les deux vizirs. « Ibn al-'Amîd était plus raisonnable, me répondit-il, mais il prétendait faussement à la générosité. Ibn 'Abbâd est plus généreux mais on ne saurait souscrire à ses prétentions à la raison. Ils sont tous deux menteurs et se laissent aller à leur nature » (p. 160). Il renouvelle sa question auprès d'autres qui ont connu les deux hommes de près et les réponses ne font que se confirmer les unes les autres.

- 9 Une fois la dénonciation opérée et la fureur exprimée, l'auteur s'emploie à se disculper (chap. VIII) : « Quelle est donc ma faute si, ayant interrogé tous les savants de ce temps, toutes les autorités de notre époque, ils m'ont tous décrit Ibn 'Abbâd dans les termes que vous venez ici de trouver ? [...] Quelle est donc ma faute si j'ai mentionné ici tout le fiel de l'échec qu'il m'aura fait avaler, tout l'insuccès qui conclut tant d'expectations, en dépit d'un long service, de promesses réitérées, et de la meilleure volonté ? » (p. 167). Il rapporte que le vizir avait exigé de lui qu'il recopie trente volumes et que son refus lui a valu les pires ennuis. Et il suggère que c'est la jalousie profonde de Ibn 'Abbâd par rapport à Ibn al-'Amîd qui a été la cause de sa mauvaise fortune. Il termine en affirmant qu'il est conscient que ses révélations lui vaudraient d'être « jugé en bien ou en mal » mais qu'il préfère courir ce risque plutôt que de se taire, ce qui est contraire à sa nature.
- 10 Ainsi ce livre montre à quel point la volonté de faire éclater la vérité, si souvent invoquée dans le phénomène de l'injure (la « vérité qui blesse », « dire ses quatre vérités », etc.) et tout particulièrement dans le genre du pamphlet avec sa visée dénonciatrice, pose en fait la question : quelle vérité ? Et si la dénonciation ne peut être appréciée que par les lecteurs contemporains de l'écrit, en revanche le ressentiment et la rancœur de l'auteur semblent avoir franchi les siècles au point que toute victime d'injustice et d'humiliation pourrait s'y reconnaître.
- 11 Une chose est en tout cas certaine, on ne peut considérer cet écrit dans son aspect pamphlétaire et donc injurieux que si l'on se réfère à la publication destinée aux lecteurs contemporains de l'auteur, car même si les personnages incriminés n'ont pas eu connaissance des propos tenus sur leur compte, des proches ou des partisans ont pu se sentir injuriés à leur place, et cela en dépit de l'effet littéraire propre au genre. En revanche, pour les lecteurs de nos jours, c'est bien l'aspect satirique qui prévaut, dans les portraits à la limite du grotesque, mais surtout l'effet des formules, l'art de l'éloquence, ce que j'appelle l'injure littéraire, ou la mise en scène de l'injure, dans laquelle le recours aux propos injurieux et obscènes vise un effet littéraire et non un effet injure, car il n'y a pas à strictement parler d'injurié. Et c'est sans doute ce qui fait que le lecteur est comme entraîné par cette charge cruelle et qu'il se laisse volontiers prendre pour complice. Ainsi l'auteur, par delà les siècles, a bien sa vengeance : l'intellectuel, l'homme de lettres, le maître de l'éloquence, cette vérité-là a survécu, l'imposture, elle, est tombée sans avoir besoin d'être dénoncée.